

aptitudes, des talents très-supérieurs : cet enfant est un véritable phénomène. — *Résulte* : (du latin *resultare* qui signifie jaillir) ; ce verbe ne s'emploie qu'à l'infinitif et à la troisième personne dans les autres modes. — *Congelant* : du verbe congeler ; prendre en glace, se solidifier. — *Augmente* : s'accroît, grossit. — *Détriment* : dommage, perte. — *Densité* : qualité de ce qui est dense, c'est-à-dire contenant beaucoup de matière en peu de volume. — *Léger* : qui s'élève facilement. — *Poids* : la pesanteur est la tendance qu'ont les corps à tomber vers la terre ; le poids est la mesure de cette tendance ; le poids est donc la mesure de l'attraction de la terre. — *Composition* : mélange ou juxtaposition de certains éléments ; résultats de ce mélange. — *Lit* : flavin, sillon dans lequel coule un ruisseau, un fleuve. — *Couche* : ici, ce mot signifie enduit, ou couche d'une certaine épaisseur qui recouvre un objet. — *S'accumulant* : s'amassant, s'entassant. — *Route* : chemin, voie de communication. — *Facilité* : rendent plus facile, plus commode. — *Durant* : *Durant l'hiver* veut dire pendant toute la durée de l'hiver ; *pendant l'hiver* veut dire à certains temps de l'hiver, mais n'implique pas une durée sans interruption. — *Navigaton* : voyage sur mer, sur les grandes rivières (de navis, vaisseau). Même origine : *navire*, *navi-guer*, *navigateur*, *navigable* — *Bancs* : amas de sable caché sous les eaux ; quantité de glace flottante ; on dit aussi *banc de poisson* pour indiquer un grand nombre de poissons qui voyagent ou séjournent ensemble. — *Motifs* : raisons, causes qui nous poussent à faire ou à ne pas faire une chose. — *Incomparable* : au-dessus de comparaison. — *Impuisable* : que l'on ne peut pas épuiser. — *Propriétés* : qualités particulières d'une chose. — *Utilité* : état d'une chose qui est utile, qui sert, qui rend service. — *Expansion* : propriété qu'a un corps d'augmenter de volume. — *Irrésistible* : auquel on ne peut pas résister. — *Température* : mesure de la chaleur appréciable ou du degré de froid d'un corps quelconque. — *Liquide* : corps qui tend à couler, qui se verse comme une liqueur. — *Contracter* : se contracter veut dire se resserrer, se rapetisser. — *Dilatera* : se dilater, c'est-à-dire s'étendre, grossir. — *Obus* : sorte de petite bombe sans aile. On prononce généralement *obuse* ; il vient probablement de l'allemand *haubitze*. — *Épaisseur* : l'une des trois dimensions d'un corps ; qualité de ce qui est épais. — *St. Petersbourg* : grande ville de la Russie d'Europe et capitale de l'empire, sur la Neva. Elle fut fondée en 1703 par Pierre-le-Grand qui, dès lors la déclara capitale, au lieu de Moscou. Elle est située près du 60e degré de latitude Nord, c'est-à-dire, à la même latitude que le cap Farewell (Groenland) et le centre de la baie d'udson. Elle se trouve donc plus au nord que Québec d'un peu plus de 13 degrés, ce qui fait environ deux cent soixante lieues. Cependant le froid y est comparativement beaucoup moins sévère qu'ici. — *Boreaux* : qui appartiennent au Nord. Ce pluriel masculin est très peu employé ; il est pourtant très-nécessaire ; mais on se sert plus souvent du féminin : *contrées boréales*. — *Vitres* : carreaux de verre qui se mettent à une fenêtre. — *Douce* : qui n'a pas le goût amer ni salin.

Bibliographie.

L'HISTOIRE, LA POÉSIE ET LE ROMAN FRANÇAIS CANADIEN.

Nous reproduisons, à ce sujet, l'article suivant du *Constitutionnel* de Paris :

" Nous avons reçu tout récemment quelques livres écrits et imprimés au Canada, qui ont produit sur nous un double sentiment de plaisir et de tristesse ; de plaisir, à l'idée de retrouver à mille lieues de nous nos propres annales écrites et reproduites dans notre langue ; de tristesse, au spectacle de l'indifférence que nous professons pour un million de nos descendants qui, fidèles à leur origine, s'efforcent de faire revivre et de perpétuer au milieu d'eux la mémoire d'un passé qui nous appartient et qui n'est pas sans gloire, ni sans influence sur les destinées du Nouveau-Monde.

Toutefois, en ceci, il y aurait injustice à nous accuser tout seuls ; une bonne part des reproches que nous nous adressons leur revient. Les Canadiens, trop sensibles peut-être aux appréciations quelquefois sévères de certains touristes plus affectés de la forme, parfois, surannée de quelques-uns de leurs écrits que par la solidité du fond et le souille patriotique qui les inspire, ont bien de la peine à se décider à braver la critique parisienne. Aussi, il est rare que les faibles échos de leurs efforts à demeurer Français nous parviennent. Nous ne saurions trop regretter ce sentiment de défiance. Si les lettres au Canada ne jettent pas le même éclat que chez nous, elles n'en appartiennent pas moins à la France, au double point de vue de la langue, des sentiments qu'elles expriment et de l'histoire. Professer envers elles le dédain et l'abandon serait renoncer de gaité de cœur à une part considérable de notre patrimoine national.

En effet, le Canadien, malgré son éloignement et une séparation plus que séculaire de la métropole, est demeuré Français de cœur. A

l'inverse de l'Américain, qui déteste l'Angleterre, lui au contraire, chérit la France. Est-ce bien le cas, nous le demandons, d'épiloguer sur la forme dans laquelle il exprime son attachement et de lui demander, à lui qui vit de la vie du dernier siècle, qu'il tienne la plume comme Lacordaire ou Mérimée ?

Ces réflexions nous sont inspirées par la présence au Canada d'une école de littérateurs qui, à l'exemple de M. Thiers, Walter Scott, Augustin Thierry, s'efforce de faire revivre dans ses œuvres les pages, hélas ! trop effacées, quoique brillantes, de la conquête des deux tiers du continent américain par la France et de la civilisation dont elle y a déposé les germes. Cette école peut se diviser en trois catégories. D'abord l'école historique qui compte parmi ses plus brillants adeptes M. Garneau, l'abbé Ferland et l'abbé Casgrain. Ces trois écrivains ont traité l'histoire à des points de vue divers et sous différentes formes. Ils se ressemblent tous, toutefois, quant au fond. Ce fond ce sont les souvenirs laissés par nos ancêtres en Amérique qui le leur fournissent. Il y a dans les héros qu'ils font revivre, dans les grands caractères qu'ils mettent en lumière, dans les coutumes qu'ils décrivent, dans les exploits qu'ils racontent, de quoi alimenter plusieurs épopées. Il est fâcheux que leurs œuvres soient à peu près inconnues en France. Nos auteurs pourraient s'inspirer à ces sources avec avantage pour notre littérature. Il y a dans ces pages franco-canadiennes des traits d'audace, d'abnégation, d'héroïsme et de foi chrétienne admirablement adaptés au roman et au théâtre.

Le monument que les trois historiens ont élevé au souvenir de la France et de ceux de nos compatriotes qui ont illustré notre race est un patrimoine commun dont nous avons le droit de réclamer notre part. D'autres viendront après eux qui, profitant de leurs travaux, l'étendront, l'agrandiront en le perfectionnant, de façon à perpétuer sur de lointains rivages et jusque sous les pôles, le souvenir des grandes choses entreprises par nos aïeux et l'image toujours vivante, toujours grandes aux yeux du Canadien, de notre chère patrie.

Parmi les historiens que nous venons de citer, M. Garneau est fort remarqué par la vivacité du récit et l'élévation de la pensée ; M. l'abbé Ferland, par l'exactitude des faits et par une grande érudition ; M. l'abbé Casgrain, par un sentiment très-vif du rôle de la France dans le nouveau monde et par l'éclat d'un style souple, soutenu et brillant.

Après les historiens et comme transition entre eux et les romanciers, nous parlerons des poètes. Ceux-ci sont fort nombreux ; ils se sont efforcés de faire revivre dans leur poésie les vieilles mœurs françaises et de les relever par des descriptions historiques de l'intérêt le plus vif. Nous n'en voulons d'autres preuves que la citation suivante empruntée à un poème sur Jolliet, composé par M. Fréchette, poète canadien. Cette pièce fut récitée devant une réunion présidée par lord Dufferin, gouverneur du Canada, l'année dernière, à l'occasion du deux-centième anniversaire de la découverte du Mississippi par Jolliet, le premier Européen qui, avec le Père Marquette, l'ait reconnu.

- " Jolliet ! Jolliet ! deux siècles de conquêtes,
- " Deux siècles sans rivaux ont passés sur nos bords,
- " Depuis l'heure sublime où, de ta propre main,
- " Tu jetas d'un seul trait, sur la carte du monde,
- " Ces vastes régions, zone immense et féconde,
- " Futur grenier du genre humain

- " Oui, deux siècles ont fui ! La solitude vierge
- " N'est plus là. Du progrès le flot montant submerge
- " Les vestiges derniers d'un passé qui finit.
- " Où le désert dormait grandit la métropole ;
- " Et le fleuve asservi courbe sa large épaule
- " Sous l'arche aux piliers de granit."

Ceci est non-seulement de la poésie ; c'est aussi de l'histoire. Ceux qui, comme nous, ont parcouru la vallée du Mississippi ont pu s'assurer qu'elle était bien, en effet, le grenier du genre humain. Dans cette partie du monde, ainsi que le dit l'auteur, " le passé finit, la solitude disparaît, le désert se peuple, la métropole grandit." Cette métropole s'appelle Saint-Louis ; elle fut fondée par un Français, l'écclésiastique. Saint-Louis compte aujourd'hui un demi-million d'habitants.

L'arche aux piliers de granit rappelle le pont qui vient d'être construit sur le Mississippi, en face de cette dernière ville. Le fleuve asservi qui courbe l'épaule est une image hardie qui dépeint d'un seul trait l'énergie indomptable et l'activité fécondante des riverains du grand fleuve.

Un autre poète non moins éminent, M. Crémazie, s'est surtout attaché à mettre en relief les souvenirs héroïques et les grands caractères de la race française en Amérique. Pour cela, il n'a eu qu'à décrire ce qu'il avait sous les yeux. Le Canada est, en effet,